

Christophe Colomb

I Christophe Colomb chez le roi

Né à Gênes, fils d'un tisserand, Christophe Colomb apprend le métier de son père puis devient un navigateur expérimenté. N'ayant pu convaincre le roi du Portugal de lui donner les moyens d'atteindre les Indes par l'ouest, il se tourne vers les souverains d'Espagne, Ferdinand d'Aragon et sa femme Isabelle de Castille. Une première entrevue a lieu en 1486 sans résultat positif. La scène qui suit se passe quelques années après, en 1492, à Salamanque où se tient la cour.

Christophe Colomb va demander à être entendu par le roi d'Espagne pour lui exposer ses projets. Il se heurte, dans l'antichambre, à des courtisans, des soldats et des savants. Il est reçu par le majordome (qui est le chef des domestiques).

1 CHRISTOPHE COLOMB. — Je demande audience au roi d'Espagne.

LE MAJORDOME. — Et qu'avez-vous à demander, Monsieur, au roi d'Espagne?

CHRISTOPHE COLOMB. — Je n'ai rien à demander au roi d'Espagne, c'est moi qui ai à lui donner quelque chose.

LE MAJORDOME. — Le Musulman a été chassé..., toute l'Espagne est au roi d'Espagne, et c'est vous qui venez offrir quelque chose au roi d'Espagne?

CHRISTOPHE COLOMB. — Je dis que l'Espagne est une trop petite chose pour Sa Majesté.

(Murmures et rires étouffés des courtisans)

LES COURTISANS. — Quelle insolence! c'est le fou! c'est le Génois! C'est Christophe Colomb qui vient donner un autre Royaume au roi d'Espagne!

CHRISTOPHE COLOMB. — Je dis que l'Espagne est une trop petite chose pour Sa Majesté.

2 LE MAJORDOME. — Et qu'avez-vous donc à offrir à Sa Majesté qui soit plus grand que l'Espagne?

CHRISTOPHE COLOMB. — J'ai à lui offrir la terre entière.
(Explosions de rires, pas trop haut, ricané et chuchoté)

LES COURTISANS. — Christophe Colomb! Il a une pièce à son pourpoint! il a une tache à ses chausses! C'est Christophe Colomb qui vient offrir la terre au roi d'Espagne.

UN DES SAVANTS. — C'est vous qui voulez rejoindre les Indes en naviguant vers l'ouest?

CHRISTOPHE COLOMB. — C'est moi qui ai été envoyé pour réunir la terre.

UN DES SAVANTS. — La terre n'est pas ronde.

CHRISTOPHE COLOMB. — Et moi, je dis que la terre est ronde et parfaite.

UN DES SAVANTS. — Ne craignez-vous pas de vous tromper?

CHRISTOPHE COLOMB. — On ne se trompe pas quand on suit le soleil.

3 UN JEUNE HOMME. — N'est-ce pas vers les Indes, dites-moi, que vous voulez aller?

CHRISTOPHE COLOMB. — Vers les Indes, il n'y a qu'à tendre la main.

LE JEUNE HOMME. — Les Indes ne sont-elles pas au Levant?

CHRISTOPHE COLOMB. — Oui, elles sont derrière moi.

LE JEUNE HOMME. — Si elles sont au Levant, pourquoi allez-vous les chercher vers l'ouest?

(Rires et approbations dans l'assistance : Excellent! Il a raison!)

UN DES SAVANTS. — Ce jeune homme est plein de bon sens.

LE JEUNE HOMME. — Quand je veux aller à Murcie, je ne commence pas par chercher le chemin de Badajoz...

CHRISTOPHE COLOMB. — Je demande à voir le roi d'Espagne.

LE MAJORDOME. — Sa Majesté est occupée par les affaires de l'État. Revenez plus tard...

(Tous sortent)

4 LE MAJORDOME (*resté seul avec Christophe Colomb*). — Avez-vous de l'argent?

CHRISTOPHE COLOMB. — Oui, j'ai un peu d'argent.

LE MAJORDOME (*mélodieux*). — Pour obtenir de voir Sa Majesté il y a beaucoup de difficultés, il y a beaucoup de portes, il y a beaucoup de choses à ouvrir et à fermer.

CHRISTOPHE COLOMB. — Je vous donnerai tout l'argent que je pourrai.

LE MAJORDOME (*de plus en plus suave et mélodieux*). — Un peu d'argent pour obtenir de Sa Majesté patente de toute la terre, ce n'est pas beaucoup...

La reine a enfin donné à Christophe Colomb les moyens de réaliser son projet. Il s'embarque à Palos, le 3 août 1492, emmenant avec lui 90 hommes répartis sur trois caravelles. Après une escale aux Canaries, il va naviguer pendant trente-trois jours avant de rencontrer la terre.

5 LE CHŒUR. — Christophe Colomb est parti! Il est parti! Il est parti! Il est parti! Adieu, Gênes! Adieu, famille! Il est parti!

CHRISTOPHE COLOMB. — Je suis parti et je ne vous reverrai plus. Adieu, mère! Adieu, mer fermée! A moi le grand horizon de l'Ouest! Je te salue, Océan, c'est bon de respirer, c'est bon d'être avec toi, c'est bon de te sentir sur la face et sous les pieds! Aussi loin qu'on peut aller, j'irai! aussi loin qu'on ne peut pas aller, j'irai aussi! Me voici sur le dernier petit tas de pierres vers l'ouest! »

II *La révolte des marins*

Le mardi 10 octobre, rapporte un journal de bord, « les gens de l'équipage se plaindrent de la longueur du chemin; ils ne voulaient pas aller plus loin ».

1 LE CHŒUR DES MARINS. — La mer! la mer! la mer! Toujours, toujours vers l'ouest! toujours ce souffle vers l'ouest! Nous mourrons tous! nous ne reviendrons jamais! Christophe Colomb! Christophe Colomb! que nous veux-tu? Pourquoi nous as-tu emmenés avec toi? pourquoi veux-tu nous faire mourir? Nous en avons assez! Nous voulons revenir! Il faut l'obliger à revenir! Il est fou! Au fou! au fou! il faut l'obliger à revenir! C'est un traître, c'est un fou! c'est un assassin! Toujours la mer! Toujours rien! il n'y a plus rien! il n'y a plus rien! nous sommes perdus au milieu de Rien!

Christophe Colomb en grand costume d'amiral au milieu de ses officiers reçoit les délégués de l'équipage.

2 CHRISTOPHE COLOMB. — Que voulez-vous, messieurs?

LE DÉLÉGUÉ. — La farine est presque épuisée.

CHRISTOPHE COLOMB. — Vous mangerez du bœuf salé.

LE DÉLÉGUÉ. — Le bœuf salé est pourri.

CHRISTOPHE COLOMB. — Eh bien, pour vous consoler, buvez un bon coup de vin à la santé du roi d'Espagne.

LE DÉLÉGUÉ. — Il n'y a plus de vin.

CHRISTOPHE COLOMB. — En ce cas, buvez de l'eau.

LE DÉLÉGUÉ. — Il n'y a plus d'eau.

CHRISTOPHE COLOMB. — Bravo! Comme il n'y a plus d'eau, tant mieux qu'il n'y ait pas non plus de bœuf salé. Je ne sais pas si vous l'avez remarqué, mais il n'y a rien qui fait peler la langue comme cette carne du Guadalquivir.

3 LE DÉLÉGUÉ. — Les équipages disent qu'ils ne veulent plus marcher.

CHRISTOPHE COLOMB. — Ce n'est pas les équipages qui marchent, c'est le vent qui les fait marcher.

LE DÉLÉGUÉ. — C'est précisément le vent qui leur fait peur.

CHRISTOPHE COLOMB. — Pourquoi? depuis que nous sommes partis le vent souffle dans la bonne direction, une jolie brise sans interruption vers l'ouest.

LE DÉLÉGUÉ. — C'est précisément ce vent-là qui leur fait peur.

CHRISTOPHE COLOMB. — ... Et tu dis qu'il n'y a plus d'eau?

LE DÉLÉGUÉ. — Il n'y a presque plus d'eau.

CHRISTOPHE COLOMB. — Il n'y a plus de vin ni de biscuit ni de bœuf salé?

LE DÉLÉGUÉ. — Presque plus de tout cela.

4 CHRISTOPHE COLOMB. — Et il n'y a plus de sang non plus dans les veines des marins de Palos?

LE DÉLÉGUÉ. — Non, il n'y a plus de sang, ils ont peur...

CHRISTOPHE COLOMB. — Quand ils disent qu'il n'y a plus de sang, ils se trompent.

LE DÉLÉGUÉ. — Il n'y a plus que la mer partout!

CHRISTOPHE COLOMB. — Il y a du sang! Il y a le sang de vos signatures sur le papier que vous avez signé! quand je pourrai vous remettre ce sang dans les veines, alors je pourrai vous rendre votre parole.

LE DÉLÉGUÉ. — Nous prions humblement Votre Seigneurie de nous rendre notre parole.

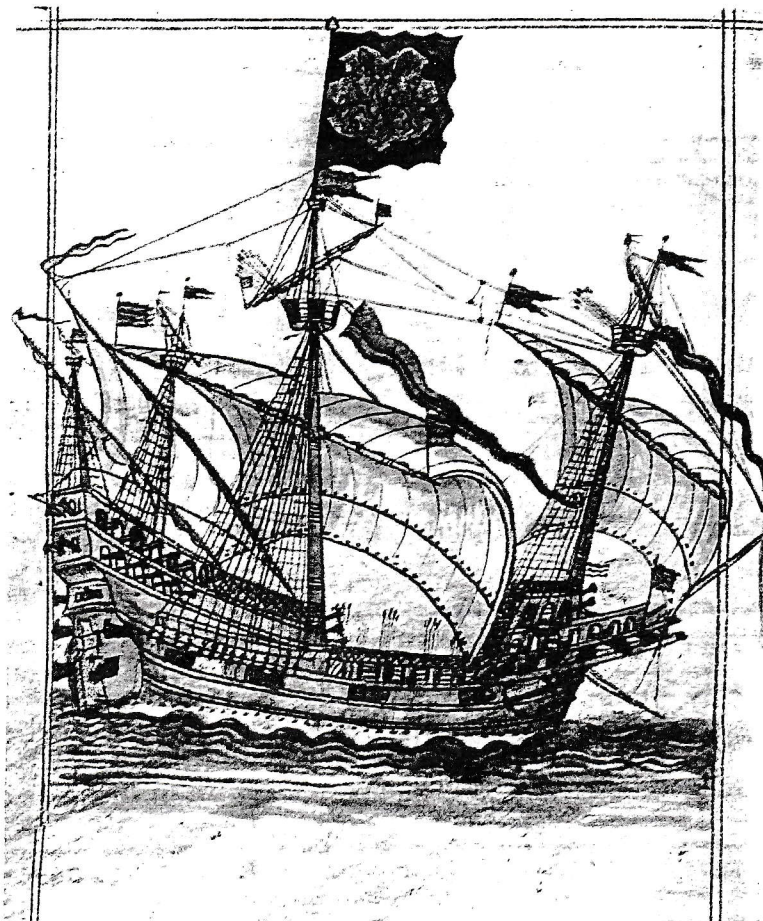
5 CHRISTOPHE COLOMB. — Expliquez-moi ce qui vous fait peur.

LE DÉLÉGUÉ. — Rien.

CHRISTOPHE COLOMB. — C'est Rien qui vous fait peur?

LE DÉLÉGUÉ. — Nous avons passé la limite après laquelle il n'y a plus de limite. Il n'y a plus de terre, il n'y a plus de mer, il n'y a plus rien.

CHRISTOPHE COLOMB. — Il n'y a plus rien! C'est justement cela qui est bon! Et voilà ce qu'on appelle des matelots! Est-ce que la vie du matelot n'est pas éternellement non pas d'arriver, mais de partir?... Ah, je n'en aurai jamais assez de ces étendues immenses et désertes! Ah, quand m'embarquerai-je enfin pour de bon? Oui, je vous déclare que si cela ne dépendait que de moi vous ne verriez jamais paraître la terre à la proue.



III « Terre! »

1 CHRISTOPHE COLOMB. — Vous avez peur, mais si vous saviez ce que je sais, vous auriez plus peur encore.

LE DÉLÉGUÉ. — Madone! Qu'y a-t-il de plus?

CHRISTOPHE COLOMB. — Depuis hier, la boussole s'est affolée, elle tourne comme un toton, il n'y a plus de nord pour elle.

LE DÉLÉGUÉ. — C'est ce que je disais, il n'y a plus rien! Notre-Dame de Palos, ayez pitié de nous!

CHRISTOPHE COLOMB. — Alors, j'ai jeté à la mer cette petite boîte ridicule.

LE DÉLÉGUÉ. — Vous avez jeté la boussole à la mer?

CHRISTOPHE COLOMB. — Il me reste le soleil.

2 LE DÉLÉGUÉ. — Amiral, nous vous prions tous de retourner les bateaux et de revenir...

LE CHŒUR DES MARINS. — Il faut revenir! Il faut revenir! Il faut revenir!

CHRISTOPHE COLOMB. — Mais qui vous empêche de revenir? Il n'y a que moi. Il n'y a que ce seul homme ici qui veut passer outre. Qui vous empêche de le jeter à la mer?

LE DÉLÉGUÉ (*se jetant à genoux*). — Amiral, nous nous jetons à genoux! nous vous supplions de revenir!

CHRISTOPHE COLOMB. — Je n'aime pas voir les gens à genoux.

LE DÉLÉGUÉ. — Camarades, jetez-vous tous à genoux et suppliez notre amiral de revenir.

(*Tous se jettent à genoux*)

LE CHŒUR DES MARINS. — Il faut revenir! Il faut revenir! Il faut revenir!

3 CHRISTOPHE COLOMB. — Camarades, relevez-vous.

(*Tous se relèvent*)

Je vous regarde, et j'ose dire que vous m'inspirez une profonde pitié.

LE DÉLÉGUÉ (*sombre, à voix basse*). — Il faut revenir!...

CHRISTOPHE COLOMB. — Cela fait pitié d'entendre ces pauvres enfants qui se plaignent! Dites-moi, est-ce que l'Espagne n'était pas une chose bien douce?

LE DÉLÉGUÉ. — Seigneur, ne nous parlez pas de l'Espagne!

CHRISTOPHE COLOMB. — L'eau glacée que l'on boit à Cordoue! un dieu seul est digne d'y rafraîchir son palais! Que dites-vous des fontaines de l'Alcazar? Il y a soixante-dix fontaines à Grenade et pas une n'a le même goût.

4 LE DÉLÉGUÉ (*d'une voix tremblante*). — Seigneur, vous êtes le représentant du roi, mais la patience a des limites et je vais être obligé de vous passer cette épée au travers du corps.

CHRISTOPHE COLOMB. — O les melons de la Vega de Murcie! ô les grenades de Jaen! ô les raisins jaspés de Triana!

LE DÉLÉGUÉ (*tirant son épée*). — Je vais te les faire goûter, chien maure, tailleur de Gênes!

CHRISTOPHE COLOMB. — Pour moi, je n'ai pas besoin de raisins et je me réjouis dans ce paradis de la soif et du bœuf salé! Remets ton épée au fourreau, mon fils...

5 UN DES OFFICIERS. — Seigneur, au lieu de vous moquer...

CHRISTOPHE COLOMB. — Je ne me moque pas.

L'OFFICIER. — Au lieu de vous moquer, il faut répondre à cet homme qui vous parle au nom de nous tous.

CHRISTOPHE COLOMB. — Je refuse.

UN DES OFFICIERS. — Nous vous supplions de ne pas nous pousser au désespoir!

CHRISTOPHE COLOMB. — Je refuse.

L'OFFICIER. — En ce cas, il ne nous reste plus qu'à vous faire connaître nos conditions.

CHRISTOPHE COLOMB. — J'écoute vos conditions.

L'OFFICIER. — Nous vous accordons trois jours.

CHRISTOPHE COLOMB. — Et pendant trois jours je resterai le seul maître des bateaux?

L'OFFICIER. — Pendant trois jours, vous resterez le seul maître des bateaux.

6 CHRISTOPHE COLOMB. — Il suffit, et puisque je suis le seul maître, je vais vous faire connaître mes ordres. Combien dites-vous qu'il reste d'eau?

L'OFFICIER. — Il en reste pour un mois à la ration d'un verre par jour et par personne.

CHRISTOPHE COLOMB. — Buvez-en tant que vous voudrez et jetez le reste aux poissons. Combien reste-t-il de tonneaux de bœuf et de biscuit?

L'OFFICIER. — Assez pour le même temps.

CHRISTOPHE COLOMB. — Défoncez tout! Donnez tout à l'équipage!

L'OFFICIER. — Nous le ferons quand tu nous auras donné un signe.

CHRISTOPHE COLOMB. — Regardez!

(A ce moment un oiseau apparaît)

LES HOMMES DE L'ÉQUIPAGE. — Un oiseau! un oiseau!...

UNE VOIX EN HAUT DANS LA HUNE. — Terre!

(Tous se précipitent à l'avant du bateau)

Terre à l'avant! terre, terre à l'avant!

Terre! terre! terre! terre! »

C'est le vendredi 12 octobre, à deux heures de la nuit, que l'on aperçut la terre. Il s'agissait de San Salvador, l'une des îles Bahamas dans les Antilles.

(PAUL CLAUDEL, *Le Livre de Christophe Colomb*, (abrégé) Gallimard)